L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 4 JUIN 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI, 4 JUIN 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Robinson et Underwood—A la coin des rues Washington et St Patrick—Le contenu d'une buvette, aussi, un lot de meubles de maison et 3 actions de la Compagnie Consumers' Se'tzer Water.

Par Paul et Gurley—A la Bourse des Encanteurs—Un cottage situé dans le deuxième district.

Par le Shérif—Coin Camp et Commune—Un grand assortiment de meubles.

UN MONUMENT.

Le Ministère va demander aux Chambres un crédit pour élever, à Paris, un monument commémoratif en l'honneur des soldats et marins morts pendant la guerre de 1870.

L'heure choisie pour déposer ce projet de loi lui donne une signification que tout le monde comprendra. A la veille du départ des vaisseaux français pour l'inauguration du canal de Kiel, le Cabinet veut évoquer, lui aussi, les cruels souvenirs de l'année fatale.

Ces souvenirs auraient pu empêcher de s'associer à une fête maritime allemande, où toute l'Europe était conviée et se rendait. Le gouvernement a jugé, pour des raisons politiques et diplomatiques dont il garde la responsabilité, que la place de la France ne devait pas rester vide, et qu'il avait intérêt à regarder en face le passé, au lieu de demeurer dans l'isolement.

Ce sont là des considérations qu'il faut constater sans les apprécier. La France n'est pas la seule qui trouve dans son histoire des pages de deuil. Elle a la force de tout relire.

En voyant flotter dans les airs des pavillons portant la date de 1870, les marins français penseront à leurs frères d'armes qui ont versé leur sang dans les forts de Paris et à l'armée de la Loire, et leurs âmes seront raffermies.

Néanmoins, puisque le Ministère a jugé utile d'élever, au bout de vingt-cinq ans, un monument aux victimes de la guerre, mortes au feu, pour léguer à la postérité la trace durable des effroyables malheurs de la France, il a pensé sans doute que ce témoin de pierre dirait à l'avenir : la France n'a jamais désespéré de ses destinées.

A Kiel, les Allemands vont proclamer avec bruit qu'ils se rappellent leurs victoires. Les Français leur répondront, qu'eux aussi, ils n'oublient pas.

LE "HENNEMI" DE STANLEY.

L'entrevue à Londres, de MM. Alphonse Daudet et Stanley :

—Stanley, dit la femme de l'explorateur, racontez à M. Daudet un souvenir de la guerre d'Amérique, en français, vous pouvez.

—Well, dit Stanley. C'était en 1862, avril, j'étais soldat dans le guerre d'Amérique ; il était un sergent de mon compagnie que moi pas aimer du tout, canaille, vilain, méchant, enfin mon "hennemi". Ce jour, avril 1862, batelle (bataille) terrible; dix mille soldats devant nous, et canons, et fousils, et tout, pif, paf ! (De ses doigts secs frottés violemment l'un contre l'autre en castagnettes, il imite le bruit des pétarades.) Lé commandant dé lé compégné il crie aux soldats : En avant ! On entendait le brouit : toc, toc, toc, qu'est-ce qué c'est ? Les balles ils entraient dans les chairs, et les soldats ils tombaient partout. En avant ! criait lé commandant ; personne pas bougé. En avant ! en avant ! tout lé monde caché derrière les arbres, ou allongé par terre voulait pas bouger... Alors, mon "heunemi", le sergent, partir le premier, et dire : Vénez ! vénez !...

Personne pas bougé.

—Vénez dono, vénez ! vous voulez pas ! Eh bien ! jé vais toute seul....

Alors....

Ici Daudet interrompt et demande à Stanley :

—Vous l'aviez suivi, naturellement ?

Et, tout naturellement, Stanley répondit :

—Moi ? non, pas di tout ; moi restais caché derrière l'arbre avec les autres. Alors, quand nous voyons qué le sergent, loin déjà, et pas toué, tout le monde sé lévé et partir avec le sergent... Oh ! beaucoup de coups de fousil autour dé nous, mais ça fait rien, on était parti, et nous avons gagné la béteille.... C'est tout....

Stanley s'était arrêté.

On était sspendu aux lèvres du narrateur, et ce langage franco anglo-espagnol par moment un peu nègre—du s abir, remarquait Daudet—avait pris dans la bouche de Stanley une saveur de simplicité et de grandeur extraordinaires, qui avait frappé.

—Alors, interrogea le maître, vous n'étiez plus ennemis, après cette affaire, le sergent et vous ?

—Aoh ! non, répondit gravement Stanley,—contraire, amis, toujours.

Le paiement de la prime.

Nous ne lâcherons pas la question de la prime avant de savoir positivement quand cette malheureuse prime, cause de tant de misères et de tracas pour tous nos planteurs ; de ruine pour un trop grand nombre d'entr'eux ; de maladresses, de fautes impardonnables de la part de l'administration, et, surtout, du Congrès, lesquels, tous les deux jetés sur une voie inconnue, ont perdu la tête, battu la campagne, et empiré la situation, au lieu de l'améliorer.

En fait, il y a eu un préjudice grave dont les planteurs ont été victimes. Ce préjudice, le Congrès s'en est reconnu coupable, puisqu'il est revenu de sa première décision et a rétabli une indemnité qu'il avait tout d'abord abrogée. Il a apporté, il est vrai, passablement d'esprit fantaisiste dans le règlement de sa dette. Il s'est un peu conduit comme ces gros négociants en faillite qui, profitant de ce que leurs débiteurs sont dans le besoin, leur disent : "Nous vous devons $200,000 ; mais nous ne pouvons vous donner la somme ; nous ne l'avons pas ; voyez plutôt nos livres. Acceptez 25, 30, 50 cents à la piastre. Nous ne pouvons pas faire davantage pour vous. C'est à prendre ou à laisser."

Et les débiteurs, pressés par le besoin d'argent, acceptent le peu qu'on leur offre, pour ne pas tout perdre.

A la bonne heure ; mais qu'au moins, on règle avec les planteurs le plus tôt possible et dans les délais légaux.

Le gouvernement est d'autant plus obligé de se hâter, que le Congrès a, dans son désarroi, voté —c'est la dernière mais non la moindre de ses maladresses—une somme insuffisante, puisque, après la distribution des cinq millions alloués, il restera encore une balance à régler.

Il est impossible de ne pas rendre publiquement hommage au zèle du Gén. Meyer, représentant de notre premier district congressionnel ; il est toujours sur la brèche ; il est toujours aux aguets, toujours dans les bureaux, pour savoir ce qui s'y passe, et si les affaires de ses commettants ne sont pas en souffrance.

L'Hon. M. Meyer nous fait espérer qu'il n'y aura pas de délai dans le paiement de la prime, au moins jusqu'à concurrence des cinq millions votés ; que l'administration, en général, et M. Carlisle, en particulier, apportent dans le règlement de l'affaire tout le bon vouloir possible, et qu'il y a en caisse assez de fonds disponibles pour faire face aux nécessités de la situation. Soit ; mais nous ne serons complètement rassurés sur ce sujet, que quand nous verrons commencer les paiements.

Après tous les tracas, tous les déboires dont on a abreuve nos pauvres planteurs, la perspective d'une fin prochaine nous semble une étrangeté, presqu'une impossibilté.

Le désordre de nos rues.

Voilà longtemps que nous nous plaignons de l'état lamentable de nos rues. Cela dure nous ne savons depuis combien de temps et, malgré le semblant d'ordre que l'on a l'air, en ce moment, de vouloir mettre dans tout ce désordre, il n'y a pas d'apparence que cela finisse bientôt. Y a t-il, parmi nous, une édilité quelconque, un bureau, un comité chargé de veiller à l'entretien de nos rues, de surveiller, de diriger les travaux publics et même particuliers ?

S'il y en a une, il n'y paraît guère, en vérité. Chacun, ici, fait ce qu'il veut, comme il lui plaît, suivant qu'il y trouve plus ou moins son petit intérêt personnel. Sous prétexte d'établir une nouvelle voie ferrée, il est permis au premier entrepreneur venu et surtout, nouveau venu—car ils sont presque tous étrangers—et les trois quarts du temps, ne sachant pas son métier, de priver brusquement, brutalement, une grande ville comme la Nouvelle-Orléans de la moitié de ses voies de communication ; de commencer partout, à la fois et de ne finir jamais nulle part. Consultez les hommes du métier, habitants de la ville ou étrangers de passage, sur ce qui se fait ici, ils vous diront que jamais travaux n'ont été conduits aussi maladroitement et d'une façon aussi vexatoire.

Si vous vous plaignez au commissaire des travaux publics ; il vous répondra qu'il n'y peut rien faire, que les ordonnances permettent aux entrepreneurs de faire tout ce désordre, comme il leur plaît, sans qu'on puisse les en empêcher.

Si vous allez aux renseignements, vous trouvez, en effet, dans le passé des ordonnances très sensées qui réglaient les travaux publics d'une façon convenable, mais qui ont été abrogées, depuis, tout récemment, par d'autres ordonnances qui donnent carte blanche aux quelques étrangers qui, venus de Porcopolis ou d'ailleurs, se sont donné la mission de bouleverser toute notre ville et, avec l'aide de la complicité de nos autorités, y sont parfaitement parvenus.

C'est là qu'est le mal. C'est là aussi qu'il faut porter remède. C'est le Conseil de Ville qui a fait le désordre. C'est lui qui doit le réparer. Mais, pour Dieu, qu'on en finisse avec le lamentable état de choses où nous nous trouvons.

Un discours du prince de Bismarck.

Le prince de Bismarck a reçu, ces jours-ci, une députation d'environ 800 habitants des provinces rhénanes qui lui ont remis une adresse lui conférant le titre de bourgeois honoraire de 62 villes.

Les délégués de Remscheidt ont offert au prince une enclume et des outils de jardinage ; ceux de Solingen lui ont fait cadeau d'un sabre de prix. Le prince les a remerciés dans une longue allocution, où, entre autres choses, faisant allusion à l'enclume, il s'est exprimé en ces termes :

"Le fait que nous avions à nous défendre, en nous sentant les coudes, contre des ennemis communs, a été le grand coup du marteau sur l'enclume qui a forgé notre unité, car nous nous sommes trouvés une fois de plus ensemble, après des siècles de désunion, en face des agressions étrangères et nous les avons victorieusement repoussées, ainsi que nous le ferons toujours avec l'aide de Dieu.

"Si les Allemands serrent leurs rangs, ils constitueront une force d'une trempe et d'une résistance telles que, même attaqués de plusieurs côtés, ils tiendront leurs ennemis à distance, du moins aussi longtemps qu'ils resteront sur la défensive, ainsi que nous autres, avec notre flegme et notre réserve teutoniques, sommes toujours disposés à le faire. Nous n'engageons jamais de guerres d'agression et d'ambition, de guerres de conquêtes. Et qu'avons-nous à conquérir ? Bien des choses pourraient nous être cédées, mais nous ne chercherons pas à les prendre. Encore moins irions-nous risquer le sang et les biens de nos enfants et de nos parents, ni les os de nos concitoyens. Le caractère germanique est absolument rétif à toute conquête et jamais nous n'adopterons une politique aussi écervelée que celle suivie par les Français durant des siècles.

"Les Allemands ne sont pas faits pour une politique d'agression et de rodomontades. Nos landwehr et nos pères de famille ne doivent pas servir à de telles fins. Ils se battront comme des ours si on les attaque dans leurs tanières, mais ils ne se soucient pas plus que les ours, de faire des conquêtes."

L'esprit de routine et l'esprit moderne.

Lorsque Charles III voulut faire des routes en Espagne, les habitants de quelques provinces s'y opposèrent en disant que l'ouverture de débouchés pour les produits du sol en renchérirait le prix et rendrait la vie plus difficile aux pauvres bourgeois. Cette manifestation de l'esprit de routine a toujours été opposée à celle de l'esprit moderne, qui, après les routes et les canaux, a voulu les chemins de fer, et auquel la vitesse et la puissance actuelles ne suffisent plus. Les Français établis en Cochinchine se montrent aujourd'hui à la hauteur de ces *hidalgos* d'antan, et voici que ceux de Saïgon se syndiquent à l'effet "de voir réfréner par un arrêté administratif l'exportation des *mangues*". "Les mangues saïgonnaises, dit un journal de la localité qui se fait l'organe de ces revendications néo-protectionnistes, sont, en effet, très appréciées sur les marchés de Hong-Kong, qui se trouve à peine à une soixantaine d'heures de bateau des plages françaises, et qui expédie avec bénéfices ces fruits exquis à Canton, Amoy, Swatow, et vers les centres importants du littoral. Ce commerce lucratif, pratiqué aujourd'hui par tous les marchands de primeurs à Paris, menace d'y priver les tables d'un fruit recherché.

Epilogue d'une Cause célèbre.

Voici un dénouement imprévu à une cause célèbre !

Elle revient encore une fois sur l'eau, la retentissante "affaire Tichborne" qui fut le procès le plus extraordinaire qui se soutint, en ce temps-ci, en Angleterre. Mais c'est pour avoir l'épilogue le plus surprenant qui soit.

En 1854, l'héritier d'une grande famil e anglaise, sir Roger Tichborne, disparut à la suite du naufrage du navire l'*Osprey*. Quelques années s'écoulèrent. Un jour, un individu se présenta, affirma être Roger Tichborne, réclama aux tribunaux l'héritage, qui était colossal.

Les choses tournèrent mal pour lui. Il fut convaincu d'imposture, reconnu pour un ancien garçon boucher nommé Arthur Orton et condamné à quatorze ans de servitude pénale.

Il fut gracié au bout de dix ans, partit pour l'Amérique, puis revint en Angleterre. Il avait, malgré sa condamnation, conservé nombre de partisans, et il recommença une campagne d'agitation en sa faveur. Bien qu'ayant dépassé la soixantaine, il était aussi actif et aussi entreprenant qu'autrefois. Il mettait dans ses revendications autant d'opiniâtreté et de fermeté. Il avait tout un parti qui croyait à sa bonne foi, qui le plaignait et le soutenait. Un moment, il songea à poser sa candidature à la Chambre des communes. Il mettait une sorte de génie à soutenir son rôle. La prison ne l'avait pas abattu. Des hommes sérieux prenaient sa cause en main, troublés à la fin par la persistance qu'il apportait à réclamer la personnalité que la Justice avait refusé de lui reconnaître. L'Angleterre était véritablement divisée en deux camps : ceux qui estimaient qu'il fût Roger Tichborne et ceux qui ne voyaient en lui qu'un aventurier.

Or, brusquement, le prétendu Tichborne vient de renoncer à un rôle joué aussi laborieusement pendant aussi longtemps, de faire amende honorable et de confesser que son vrai nom est bien Orton.

C'est un coup de théâtre, le plus inattendu qu'on pût rêver. Il n'y a rien eu de comparable à son assurance que celle des faux Dauphins, jadis. Comment s'est-il résigné, subitement, à avouer son mensonge, lui qui, avec un aplomb en vérité merveilleux, n'avait pas eu, pendant des années et des années, la moindre défaillance !

PARADOXES ET VÉRITÉS.

Quand l'un des deux époux est satisfait, on appelle cela un bon ménage.

Il ne sait jamais son compte, cet avare, comme la femme ne sait jamais son âge.

SOUVENIRS PERSONNELS.

Un intéressant article de souvenirs personnels sur Dickens vient de paraître dans une revue américaine. L'auteur de l'article, qui signe C. Dickens junior, est le fils de l'illustre romancier. Il peint sous de charmantes couleurs la vie privée de son père, sa bonté, son amour pour ses enfants. Dickens s'occupait d'eux sans cesse, prenait plaisir à causer et à jouer avec eux, à leur imaginer des amusements nouveaux. Il savait par cœur une foule de joyeuses chansons et leur chantait les unes après les autres toutes celles qu'ils demandaient. Quand il était fatigué, il se faisait souvent suppléer par ses amis Thackeray et Cruikshank, de qui la mémoire et la complaisance étaient aussi inépuisables que les siennes. Il avait encore construit pour ses enfants un petit théâtre et composé des pièces qu'il jouait lui-même. Il paraît que le grand écrivain était un acteur hors ligne. Un des principaux *impresarii* de Londres lui disait un jour : "Ah ! monsieur Dickens, le public a beaucoup perdu, quand vous vous êtes décidé à écrire des livres." M. Dickens junior rappelle ces paroles et d'autres semblables, et affirme que son père avait tous les dons du comédien et qu'il jouait les rôles les plus divers avec le même entrain et le même éclat. Le bruit de ces spectacles de famille arriva jusqu'à la reine Victoria, qui voulut en entendre un, accompagnée du prince-consort, de la princesse Victoria et de son fiancé le prince héritier de Prusse, qui devint l'empereur Frédéric III. Ce fut le jour le plus brillant de la petite scène, mais non le plus agréable, car l'auteur de *David Copperfield* aimait peu les grandeurs.... Le théâtre de Dickens fait songer au théâtre de marionnettes que George Sand avait installé à Nohant et aux représentations intimes où Théophile Gautier déployait, lui aussi, un talent si extraordinaire. Et les souvenirs de M. Dickens junior prouvent,—s'il est nécessaire de le prouver encore,—qu'on peut être un grand artiste et un bon père de famille.

ECHOS DE PARTOUT.

Parmi les villages qui ont le plus souffert des récents tremblements de terre en Italie,—outre Grassina, où trois personnes ont été ensevelies sous les décombres, San Martino et Lappaggi,—on cite encore Galluzzo et Bandino.

Une secousse de tremblement de terre, qui a duré dix secondes, a été ressentie à Arezzo.

On signale également deux secousses, dont une assez forte, à Sienne, une secousse légère à Pise et à Pratovecchio, une à Bologne et à Parme.

Des traces de mouvement sismique ont été relevées sur les appareils des observatoires de Rome, Rocca di-Papa et Ischia.

Du reste, le Vésuve est en pleine activité. Un nouveau cône surgit à la place du cratère de 1891, qui tend à se combler.

Un vénérable ecclésiastique, M. l'abbé Chilard, plus qu'octogénaire, et aujourd'hui curé de Saint-Sébastien d'Evreux, était aumônier du corps d'armée commandé par le maréchal Canrobert, lors de la guerre franco-allemande.

Ce digne prêtre, chevalier de la Légion d'honneur, a fait un héritage dont il se montre fier à juste titre. Empêché par son âge d'assister aux obsèques du grand soldat, qui l'aimait particulièrement, la famille du maréchal s'est dessaisie en sa faveur de la canne légendaire du héros de Saint-Privat, que les zouaves qui l'adoraient, lorsqu'il était leur colonel, avaient surnommé le père *La Trique*. La fameuse canne est aujourd'hui dans un modeste presbytère du province, et le vénérable prêtre qui la possède, se trouve, on peut le croire, très justement honoré de ce présent, qui, s'il lui rappelle des heures néfastes, lui rappelle aussi des heures d'incomparable vaillance.

La pensée n'est-elle pas touchante, bonne à signaler, tout à l'honneur des héritiers de l'illustre maréchal et aussi de l'ancien aumônier militaire, si justement enchanté de ce souvenir ?

Les Anglais combinent maintenant le goût du cyclisme avec les plaisirs du canotage, et voici que deux gentlemen viennent de traverser la Manche, de Douvres à Calais, sur un "tandem-cycle-boat," autrement dit un bateau à deux places, actionné par des rones que l'on fait mouvoir au moyen de pédales.

Ces singuliers navigateurs sont partis la semaine dernière d'Angleterre, à huit heures du matin, et ils sont arrivés le jour même sur la côte française, à trois heures un quart.

Le temps était beau, la mer calme comme un lac et, sauf le désagrément d'une légère brume causée par la chaleur et qui les fit dévier un peu de leur route vers l'ouest, ils n'ont pas eu à se plaindre de leur voyage. Ils ont croisé plusieurs bâtiments, dont ils ont vivement excité la curiosité ; ils ont produit une notable sensation en débarquant dans le port de Calais, et ils ont déclaré enfin qu'ils n'éprouvaient aucune fatigue. On pourra recommencer.

Ce genre de sport ne doit pas être particulièrement amusant ; mais il ne présente pas grand danger, et il a au moins le mérite d'être original.

Le président Cleveland a gracié deux Français, Charles Roger et Emile Garnier, condamnés récemment chacun à 364 jours de prison par le tribunal de police du district de Columbia pour avoir assailli et blessé un Chinois avec lequel ils s'étaient pris de querelle.

Roger et Garnier, qui devaient subir leur peine dans la prison fédérale de Washington, n'ont été graciés qu'à la condition expresse qu'ils retourneraient immédiatement en France.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Nicaragua et Costa-Rica.

Presse Associée.

New York 3 juin—Dépêche spéciale du Guatémala au *World* :

Les ingénieurs du Nicaragua et du Costa Rica, rapporte-t-on, vont procéder à la délimitation des frontières sur la base fixée par la décision du Président Cleveland.

Cinq compagnies ont obtenu le privilège de construire des chemins de fer.

Le programme de la conférence de l'union des contrées de l'Amérique Centrale comprend des modifications aux droits de douane. Les produits seront admis francs de droits ; tandis que les produits étrangers paieront le droit plein au port d'entrée, et un droit supplémentaire pour le transfert d'un pays à un autre de l'union des Etats compris dans l'alliance offensive et défensive.

A Terre-Neuve.

Presse Associée.

St Jean, Terre-Neuve, 3 juin—Le succès obtenu par le secrétaire des colonies, M Bonde, dans les négociations de l'emprunt, ont donné naissance à la rumeur d'un complot politique pour lui faire obtenir le poste de premier ministre, en remplacement de Sir William Whiteway, qui est très âgé et n'est pas considéré à la hauteur de la situation.

M. Bonde est le chef des radicaux du parti de Whiteway, qui est beaucoup plus nombreux que tous les autres.

Cette politique est poussée avec vigueur. M Whiteway sera nommé juge de la Cour Suprême s'il est forcé d'abandonner son poste. S'il n'obtient pas cette position, il sera nommé au Conseil National. On estime que les deux tiers du parti Whiteway se déclareront en faveur de M. Bonde.

Jose Marti n'est pas mort.

Presse Associée

New York, 3 juin—Le *Herald* dit que d'après un rapport reçu à New York, Jose Marti, le chef civil de l'insurrection cubaine n'est pas mort.

Benjamin J. Guerra, de New York, trésorier du parti de la révolution, a reçu du général Gomez, commandant en chef des forces insurgées, un message annonçant que Marti est toujours vivant, et qu'il n'a pas même été blessé.

C'est le fils du général, maintenant à Monte Christi, à St-Domingue, qui a envoyé le message qui ne contient que ces mots : "Maestro est vivant." Maestro est le nom par lequel les Cubains désignent Marti.

La Perte du Colima.

Presse Associée.

San Francisco, 3 juin—Une dépêche spéciale de Mexico à l'*Examiner* annonce que des bateaux de secours sont toujours à la recherche des survivants du désastre du Colima. Des cavaliers et des piétons explorent la côte dans les environs d'Ixtlanuacan, Tarnats, Zacatula et aussi loin au sud que Nuevos.

Les habitants de la côte d'Acapulco ont été informés du désastre et ont reçu l'ordre de veiller attentivement le rivage. Non seulement la mer et les côtes sont explorées en tous sens, mais des cavaliers s'avancent jusqu'à dix milles dans l'intérieur dans l'espoir de rencontrer quelques survivants réfugiés dans les petits villages.

Comme beaucoup de passagers ne parlaient pas l'espagnol, il leur a été impossible de faire connaître leur sort, de sorte qu'ils seraient ignorés parmi les Indiens, simples mais hospitaliers, de la côte. Il ne serait pas étonnant d'en découvrir quelques-uns cette semaine.

Les survivants arrivés à Manzanilla disent que le capitaine Pitts, du San Juan, aurait dû croiser deux jours de plus à la recherche des naufragés ; ils pensent qu'il aurait pu recueillir beaucoup de personnes qui ont péri depuis. On espère que des naufragés ont gagné la côte à la pointe San Telmo.

Le steamer Mazatlan est revenu hier à Manzanilla du théâtre du désastre. Le 31 mai, il a découvert sur la côte deux qui avaient pris place dans le second bateau de sauvetage ; une barque a été envoyée, mais elle a chavirée dans les hautes vagues. On suppose que ceux qui la montaient ont pu atteindre le rivage.

Les communications télégraphiques sont interrompues entre Manzanilla et Coahuayno ; un homme à cheval a été envoyé à soixante mille sur la côte pour obtenir des nouvelles.

Ceux qui montaient le premier radeau disent qu'ils ont vu sur la côte la tête d'une femme aux longs cheveux noirs dont le corps a été séparé ou dévoré par les requins.

Les steamers Romero Rubisee et Barracouta sont toujours à la recherche des survivants ; s'ils en rencontrent ils les transporteront à Manzanilla ou a Acapulco.

Destruction des propriétés des missionnaires en Chine.

Presse Associée.

Shang Haï, 3 juin—On apprend à Shang Haï qu'entre le 13 et le 23 mai les propriétés des missionnaires Américains, Anglais et Français catholiques, à Ching Too, capitale de la province de Szechoun, dans l'ouest de la Chine, ont été détruites par des émeutiers.

On annonce que les missionnaires se sont mis en sûreté chez les fonctionnaires. La province de Szechoun a été surnommée le Texas de la Chine. Ching-Too, ou Ching-Tu, la capitale, est située au milieu d'une plaine fertile et est le grand centre commercial de la province.

Les étrangers qui ont visité cette ville la déclarent la plus belle de la Chine. Les missionnaires de l'église méthodiste épiscopale ont été les premiers à acheter des propriétés à Chung Too ; et il y a eu plus ou moins d'opposition de la part des natifs.

LE PAPE Et le Cardinal Gibbons.

Presse Associée.

Rome, 3 juin—Le Cardinal Gibbons a été reçu en audience privée par le Pape aujourd'hui ; il est resté quarante minutes avec le Saint Père.

Le cardinal américain a été admis en la présence du souverain Pontife à midi 20 minutes.

En sortant, Mgr Gibbons a accordé une interview au représentant de la Presse Associée. Le prélat n'avait pas vu le Pape depuis 1886 ; il a été surpris de son excellente santé.

Le cardinal s'est aussi déclaré étonné de l'activité d'esprit de Léon XIII, qui a conservé, malgré son âge, toute sa puissance intellectuelle.

Mgr. Gibbons a fait la remarque suivante : Il a montré une mémoire extraordinaire en se rappelant les plus petits détails des affaires religieuses, sociales et scholastiques des Etats-Unis, principalement du diocèse de Baltimore.

Sur ces questions diverses au cours de l'audience, le cardinal Gibbons a déclaré qu'il devait se tenir sur la plus grande réserve.

Il a ajouté que le Pape l'a invité à d'autres audiences avant son départ de Rome pour discuter le présent et l'avenir des situations religieuses et sociales des Etats-Unis, auxquelles Léon XIII porte le plus grand intérêt, comme il l'a déclaré au cardinal.

Mgr Gibbons a présenté au Souverain Pontife le révérend Père Thomas, recteur de la cathédrale de Baltimore, et le révérend père Slattery, supérieur de la Société de St Joseph.

Réjouissances à la Havane.

Presse Associée.

Key West, Floride, 3 juin—Une dépêche reçue à Key West, de la Havane, dit qu'un lieutenant de la garde civique, agissant comme chef de police à Puerto Principe, a déserté. Il a réussi à s'embarquer sur un bateau-pilote d'où il a gagné un steamer en partance pour Liverpool.

La cause de sa faite est la crainte d'être traduit devant la justice par le capitaine général Martinez Campos, à qui la conduite du lieutenant, en outrepassant son autorité dans la poursuite de la bande d'insurgés commandés par Maurice Montejo, a déplu.

Il y a eu de grandes réjouissances parmi les Cubains, à la Havane, lorsqu'un télégramme de Benjamin Guerra annonçant que Jose Marti est vivant a été reçu. Afin de célébrer cet événement, un meeting des Cubains a été appelé pour ce soir au théâtre San Carlos.

La nouvelle a été accueillie par les acclamations et les cris de joie d'un grand nombre de Cubains en vue. Les assistants se sont en suite mis en ligne et, précédés d'une musique, ont paradé dans les rues de la ville jusqu'au matin, acclamant Marti et manifestant leur joie. Ils ont décidé, de plus, de considérer aujourd'hui comme un jour de fête, et comme personne ne travaillera, toutes les manufactures seront fermées.

L'escadre anglaise à Beyrout.

Presse Associée.

Beyrout, 3 juin—L'escadre anglaise de la Méditerranée, comprenant dix-sept navires, est arrivée à Beyrout.

Réunion de Cabinet à Madrid.

Presse Associée.

Madrid, 3 juin.—A la réunion des ministres aujourd'hui, la situation des affaires à Cuba a été discutée. Il a été décidé d'attendre la décision du capitaine-général, Martinez Campos, avant d'envoyer de nouveaux renforts.

Un lieutenant tire sur le capitaine-général de Madrid.

Presse Associée.

Madrid, 3 juin—Une grande sensation a été causée par un officier tirant des coups de revolver sur le capitaine-général de Madrid.

Un lieutenant de l'armée faisait depuis quelque temps la cour à la fille du capitaine-général, et, aujourd'hui, il a demandé sa main. Le capitaine-général a refusé et quelques mots vifs ont été échangés. Le lieutenant a pris son révolver et a tiré sur le capitaine-général.

Celui-ci, le général Prima Rivera, est toujours vivant, mais il est grièvement blessé à la poitrine et au bras. Son assaillant, le lieutenant Clavigo a été immédiatement maîtrisé par un aide-de-camp du capitaine-général.

Les récoltes en Europe.

Presse Associée.

Londres, 3 juin—Le *Times* publie aujourd'hui une revue des tristes perspectives qu'offrent les récoltes. Les grains de printemps ne sont guère plus avancés qu'ils ne le sont généralement au milieu du mois d'avril.

Les fruits du comté de Kent ont beaucoup souffert de la sécheresse.

La perspective est bonne en France. La récolte de foin sera satisfaisante. Celle de seigle sera faible ; la récolte de blé atteindra la moyenne.

La Turquie donnera satisfaction aux Puissances.

Presse Associée.

Constantinople, 3 juin—Le gouvernement turc a promis aux représentants des Puissances que satisfaction pleine et entière sera donnée pour les outrages commis par les gendarmes turcs à Moush, qui ont pénétré de force dans les résidences occupées par les ministres étrangers en essayant d'arrêter un domestique, et qui les ont insultés.

Cuba sera libre

Presse Associée.

Tampa, Floride, 3 juin—Le steamer arrivé de Cuba la nuit dernière n'a apporté aucune nouvelle.

Le colonel Ferdinando Figgeredo a reçu à huit heures du soir une dépêche de Benjamin Guerra, trésorier à New-York du parti révolutionnaire, disant : "Marti est vivant : Cuba sera libre !"

Figgeredo a rendu cette dépêche publique, et en quelques instants plusieurs centaines de Cubains s'étaient réunis et manifestaient leur joie.

Un peu plus tard, à Ybor City, le colonel Figgeredo, Martin Herrera, Jose Buttar, Louis Cruz et Madame Caroline Rodriguez ont prononcé des discours devant un millier de Cubains.

Nouvelles Américaines.

Précautions contre la fièvre jaune.

Presse Associée.

New York, 3 juin—Un des fonctionnaires du Bureau Sanitaire du port de New York, le docteur Doty, est parti pour Tampa, par voie du chemin de fer de Pennsylvanie, où il s'embarquera pour la Havane. Le but de la visite du docteur Doty à la capitale de Cuba est de procéder à une enquête complète sur les moyens employés par les autorités havanaises pour combattre la fièvre jaune, et pour l'empêcher d'atteindre New York.

Il restera à la Havane environ dix jours et visitera la Nouvelle-Orléans à son retour.

Les rapports des Consuls anglais.

Presse Associée.

Washington, 3 juin—Les rapports des consuls anglais aux Etats-Unis, adressés au Foreign Office de Londres, sont arrivés à destination et traitent d'un grand nombre de sujets sur lesquels le gouvernement est informé.

M. W. W. Seagrave, consul à Baltimore, soumet un résumé intéressant du projet du canal maritime de Maryland et Baltimore ; il met en évidence que le canal raccourcira la distance entre Baltimore et les ports européens et sera d'un grand intérêt à la défense des côtes en cas de guerre.

M. Rawson-Walker, consul à Charleston, rapporte que les navires étrangers entrant dans ce port sont presque tous anglais. Il ajoute que l'arrivée d'un navire anglais était une exception il y a vingt ans. Le pavillon français a presque entièrement disparu.

Les barques espagnoles, italiennes et norwégiennes sont nombreuses ; des navires allemands, autrichiens et russes y viennent quelquefois, mais la plupart des bâtiments à vapeur portent le pavillon de l'Angleterre.

M. Rawson-Walker ajoute que le traité entre les Etats-Unis et la Grande Bretagne pour l'arrestation des matelots déserteurs produit l'effet le plus salutaire ; il n'y a presque plus de difficultés entre les armateurs et les marins, et elles sont insignifiantes.

Le capitaine Clephertan, consul à Philadelphie, fait les remarques suivantes : Une augmentation ferme et remarquable des prix s'est produite depuis le 25 janvier, lorsque la confiance a commencé de régner à la suite des opérations heureuses du syndicat Boyd. Le consul appelle ensuite l'attention sur les rapports publiés au sujet des récoltes ; celles de l'Illinois et du Wisconsin sont les meilleures ; l'Ohio et l'Indiana ont une bonne moyenne ; le Michigan est au-dessous, et elle est mauvaise au Kansas. M Clephertan passe aussi en revue les fluctuations du prix du pétrole, et les mesures prises par le département de l'agriculture pour se rendre compte des causes de la hausse du prix de la viande de bœuf.

M. A. R Hartnees, vice consul à Charleston, Caroline du Sud, fait un rapport au sujet de la récente découverte de l'or dans les environs de cette ville. Quelques unes des pépites pèsent, dit-on, deux, quatre et même cinq livres ; l'une d'elles contenait sept livres d'or pur. Il est d'opinion que ces mines donneraient des bénéfices si elles étaient exploitées convenablement.

M. Harkness fait remarquer que le nouveau procédé par le chloride rendrait profitable l'exploitation de mines d'or maintenant abandonnées dans la Caroline du Nord, la Caroline du Sud et la Georgie, et qu'il serait possible d'en extraire des millions de dollars du métal. Son opinion est que par ce nouveau procédé, le sud des Etats-Unis deviendrait un des plus grands producteurs d'or du monde entier.

Les Navires Américains en Syrie.

Presse Associée.

Peoria, Illinois, 3 juin—Une lettre privée reçue à Peoria, de Beyrout, en Syrie, datée du 7 mai dernier, contient les remarques suivantes : Les deux navires de guerre des Etats-Unis envoyés en Syrie ont créé une grande agitation.

Un seul, le Marblehead, s'est rendu à Beyrout, mais il avait rencontré le San Francisco à Alexandretto et l'amiral a fait venir le pasha Turc d'Adana à Mersine pour le rencontrer, et il lui a expliqué nettement le respect qu'on doit aux citoyens américains.

L'amiral Kirkland est un vieux loup de mer, juste l'homme pour en imposer aux Turcs, et il a réussi complètement. Ces derniers avaient été très insolents auparavant. L'impression a été grande à Beyrout, les habitants craignaient un massacre, mais l'arrivée du croiseur l'a prévenu.

A la Remorque.

Presse Associée.

New York, 3 juin—Lorsque le steamer Fornessia, de la ligne Anchor, arrivant de Glascow et commandé par le capitaine Harris, a été signalé aujourd'hui au sud de Fire Island, il amenait à la remorque un petit steamer qui est sans aucun doute le steamer anglais Enchantress, des ports de la Méditerranée pour New York.

Le transatlantique français La Bourgogne, arrivé du Hâvre hier matin, a rencontré l'Enchantress au large de Nantucket, avec un cylindre hors de service, le 1er juin à 7 heures 40 du matin. Le capitaine Ritchie a déclaré que le navire n'était pas en danger, mais a demandé l'envoi de secours dès l'arrivée au port du navire français.

Comme les passagers ne couraient aucun danger, le capitaine Lebœuf, de La Bourgogne, n'a pu prendre l'Enchantress à la remorque, les règlements de la compagnie Transatlantique étant que ses navires ne doivent pas s'arrêter à moins que des vies humaines soient en danger.